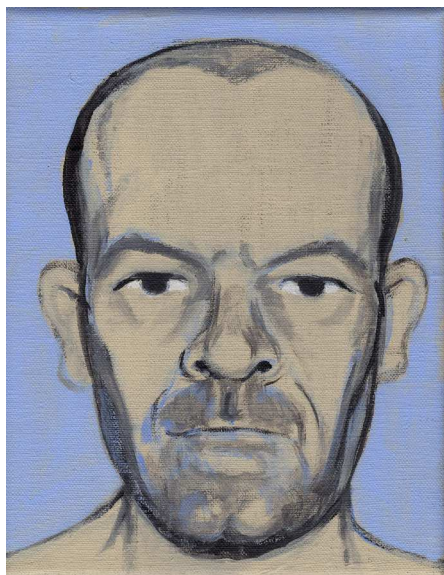
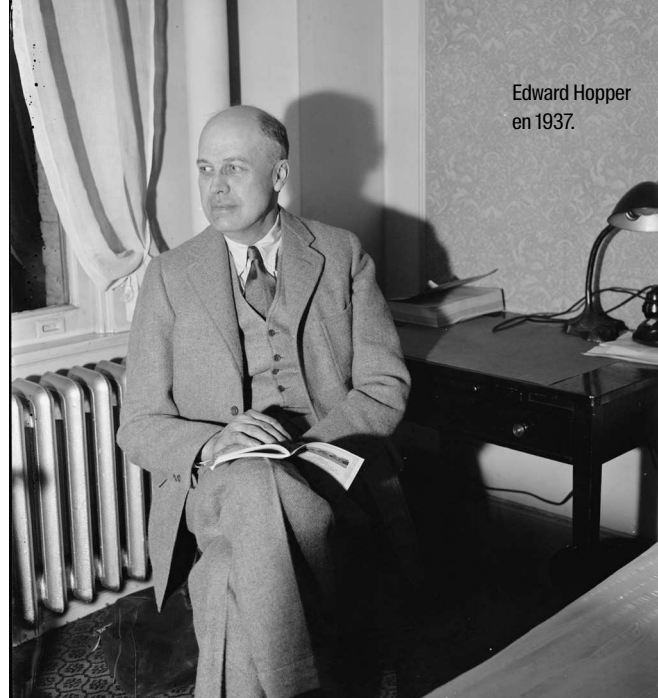


Guillaume Pinard, *Auto*, 2019, acrylique sur toile.



© Guillaume Pinard/Photo Guillaume Pinard.

GUILLAUME PINARD



Edward Hopper en 1937.

EDWARD HOPPER

© Harris & Ewing.

« Je suis aussi paradoxalement bavard, fragmenté, ambivalent »

Des teintes tranchées, des figures énigmatiques, un malaise ambiant et un certain silence bruyant nous ont semblés permettre de rapprocher l'œuvre d'Edward Hopper de celle de Guillaume Pinard. À l'occasion de l'exposition que la Fondation Beyeler lui consacre jusqu'au 17 mai, nous avons demandé à l'artiste français d'évoquer son rapport au peintre américain.

Par Guillaume Pinard

Vous avez attiré mon attention sur le lien que mon travail entretiendrait avec celui d'Edward Hopper. Avant cette interpellation, ce peintre semblait loin de mes préoccupations, si bien que je ne l'avais jamais invité dans mon travail, ni n'avais sérieusement étudié ses motivations. Hopper appartient à une caste très restreinte de peintres, dont les œuvres sont devenues des clichés populaires, des matrices à cartes postales et à posters. Il a suscité tant de commentaires plus ou moins instruits qu'il est très difficile de naviguer dans ce brouillard et d'entrer en contact avec son œuvre sans avoir le sentiment de remâcher des banalités.

Mais ce tissu trop repassé m'attire et je veux essayer de traverser ce voile, chercher dans l'œuvre du peintre quelque chose qui me regarde. Je pars avec un avantage : je n'ai jamais fantasmé sur les stations-service américaines, sur les motels, les bars de nuit et les cabarets glauques. Ces décorums m'amuse autant que des



Edward Hopper, *Gas*, 1940, huile sur toile, The Museum of Modern Art, New York.

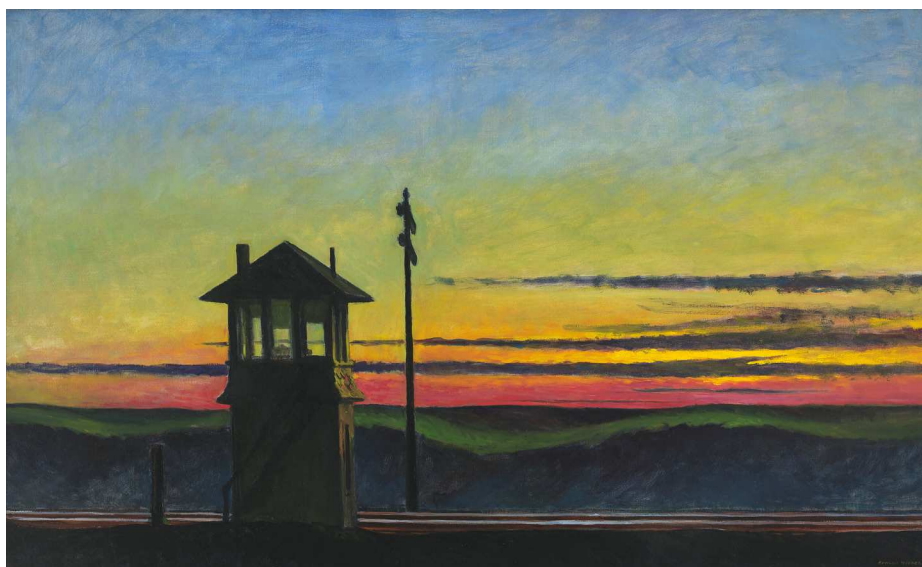
bondieuseries saint-sulpiciennes. Je ne les vois pas comme les cadres d'un théâtre social, pas une seconde, mais comme les scènes nécessaires à l'expression d'un moralisme pervers qui maudit le monde dans lequel il s'exprime, comme le décor d'un jeu où Edward Hopper paye pour voir, examine tous les reliefs d'un déclin. /...

Guillaume Pinard

1971 : naissance à Nantes
1996 : il obtient son diplôme de l'École des Beaux-Arts de Rennes
Depuis 2002 : expose régulièrement au sein de la galerie Anne Barrault, qui le représente, et dans différents centres d'arts. Il vit et travaille à Rennes. Il est représenté par la galerie Anne Barrault.

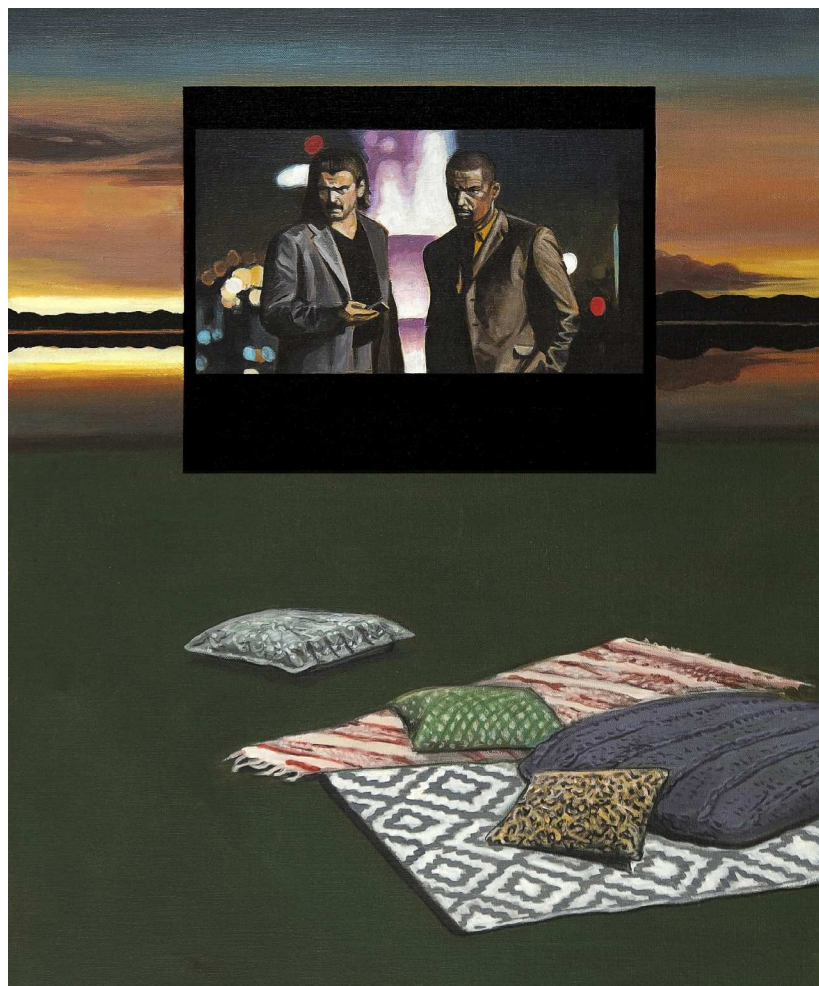
Edward Hopper

1882 : naissance à Nyack, dans l'État de New York
 1900 : il débute ses études à la New York School of Art
 1933 : rétrospective du travail du peintre au MoMA, à New York
 1952 : il expose à la Biennale de Venise
 1967 : il décède à New York.



Edward Hopper,
Railroad Sunset,
 1929, huile sur toile,
 74,5 x 122,2 cm.

© 2019 Digital Image Whitney Museum of American Art/Licensed by Scala/© Heirs of Josephine Hopper 2019, ProLitteris, Zürich.



© Guillaume Pinard/Photo Hervé Beurel.

Guillaume Pinard,
Miami Vice,
 2019, acrylique sur toile.

Hopper est un entomologiste. Il ne saisit pas des scènes brutes du quotidien, n'est pas du tout réaliste. Il extrait des figures de leur biotope, comme on piège des insectes pour les replacer au cœur d'un dispositif abstrait, vectorisé, aseptisé. Toutes ses figures semblent représenter une espèce. On ne trouve pas d'individus dans sa peinture, mais des spécimens : la secrétaire, le pompiste,

le barman, la strip-teaseuse, la femme seule, etc. Tous les personnages sont renvoyés à des fonctions où ils patinent à vide dans des appartements-témoins. Hopper ne veut pas sortir de cette cellule, prendre le large, retrouver du mouvement, parier vraiment sur le syncrétisme culturel qui semble animer sa mélancolie. Il se tient sur le seuil, à la fenêtre, confondant l'espace du dehors avec celui du dedans comme les deux faces d'un même décor impossible à animer. Il est le sceptique, le vigile assidu de l'interminable séparation de l'humain avec un monde dont on ne saura jamais vraiment ce qui l'origine. Quid de ma relation avec ce paysage intellectuel, avec cette position ? Je suis sur le même guet. Aussi paradoxalement bavard, aussi fragmenté, aussi ambivalent. Comme Michael Mann – dont j'ai cité dans un récent tableau le film *Miami Vice* (2006), et qui a reconnu sa dette à l'égard d'Edward Hopper : il filme des archétypes sociaux, leur agitation dans les rouages d'un monde toujours plus et mieux automatisé, globalisé, leur recherche d'une issue dans l'immensité sublime de l'horizon, mais qui finissent toujours par s'échouer sur le récif du vide existentiel dans lequel leur fonction les porte.

À voir

Edward Hopper,
 jusqu'au 17 mai à la Fondation Beyeler, Riehen (Bâle),
fondationbeyeler.ch

Guillaume Pinard – La Raccoon Academy,
 jusqu'au 16 mai à l'Artothèque de Caen,
artothèque-caen.net

Guillaume Pinard et Elsa Sahal – Re-Cloune,
 du 31 mars au 16 mai au Safran, Amiens,
amiens.fr/Le-Safran